



100



# Le BAGNE de l'AMOUR

Préface de PAUL-LOUIS GARNIER

*Grand Journal*



*Ce sont ceux-là qu'on devrait mettre en carte!*



— Ah ça! monsieur le commissaire, vous savez bien que vous n'avez pas le droit d'entrer dans les maisons à plus de quarante francs.



## L'ECHEANCE

- Et s'il ne me laisse pas rentrer coucher ?  
— En tout cas, rentre avant midi... pour la traite.



## DANS LES GRANDS MAGASINS

— Un joli corsage, ma belle, et qui ne vous coûterait qu'une demi-heure de plaisir chez moi.



— Voyons ! la Princesse n'était pas chez elle. Jean ! quai des Orfèvres, j'ai encore une visite...  
JEAN. — ... à passer ?



## LA FAMILLE

— Dites à maman de se mettre à table, je n'en ai que pour dix minutes!...

L'Abbaye  
de Montretout  
en 1904



LA SORTIE DU DISPENSAIRE. — Garanties par le gouvernement.





## INVRAISEMBLANCE

— A qui ferez-vous croire, fille Untel, qu'un agent ait accepté vos faveurs et sollicité de vous de l'argent?



## LE TROTTOIR

L'Agent. — *Et ne stationnez pas au bureau d'omnibus, ou j'vous fais prendre celui d'Saint-Lazare.*



## LES ENQUÊTES DU COMMISSAIRE

— Alors, racontez-nous ce que vous, un honnête commerçant du quartier, vous pouviez bien faire avec ces deux demoiselles !



### MISE EN CARTE A 16 ANS

— Vous avez de la veine d'être syphilitique, sans cela j'étais obligé de vous envoyer dans une maison de correction !



## BUREAU DE PLACEMENT

— Et chérie ! et dorlotée ! Un jour de congé par mois et du champagne tous les soirs !



## Le Baigne de l'Amour

Elles sont nées au creux d'un faubourg turbulent de Paris, dans l'une de ces grandes bâtisses à demi fléchies, où la vie est chaude, brusque et colorée comme le sang dans l'artère. D'abord, petites filles d'un sou, elles jouèrent à des jeux doux et anodins à l'angle des paliers, parmi la tiède mélancolie des rengaines et des romances éparses dans la hauteur de la maisonnée. Puis ce fut la rue et ses mirages : nonchalantes, mal mouchées, les mains ballantes, le cœur ardent, elles ont appris la vie aux éventaires. Par des journées grises, transies, dans les jardins, les squares, les banlieues aplaties où l'on musarde, des « idées » leur sont venues, des nostalgies... et les garçons de treize ans, troubles, fainéants et surnois leur ont causé bêtement, avec des airs avantageux et entendus.

Apprenties, elles n'ont pas travaillé gaiement, et puis, aux dimanches d'été, l'avenir qu'on rêve est tentant, comme un beau fruit, pour les filles de dix-huit ans. Les désirs, les espoirs, ramassés au gré des heures, des promenades, des fêtes, se tassent, fermentent, et c'est, dans ces êtres vagues ou veules, un levain de volonté et de folie. Un jour, le cœur trop gonflé éclate ; jamais le passé n'avait semblé si morne, et la « jeunesse » file avec un beau garçon qui « sait causer » et qui n'est pas « en peine de se débrouiller ».

On va travailler, puisqu'on est ensemble. On s'aimera « gentiment sans se chercher des raisons ». Mais la côte de la vie est rude à monter ; on sème son courage en route, et les villes, la nuit, enfièvrèrent les hommes ; un matin, le beau garçon se réveille « barbeau ».

Elles obéissent assez vite, parce qu'après tout on était « dans l'ennui. » Et c'est une solution qui ne détruit presque rien. Elles vont, sur le trottoir, grossir le flot de celles qui circulent, virent, tournent et travaillent sous la leur blême des arcs électriques. Elles y retrouvent ces filles têtues, geignardes, effacées, que la province expédia et qui venaient à Paris pour s'y chercher une place. L'habitude au respect de laquelle « mon homme » veille, se prend ponctuellement, les cris et les querelles n'affirment, en fin de compte, que la souveraineté du maître.

Les mains au tablier, le visage apprêté et blêmi par les fards, voûtées, agiles, un brin de chanson canaille aux lèvres, une pirouette dans les talons, elles se répandent au travers des perspectives nocturnes comme des bêtes lâchées. Si loin qu'elles soient de ce qu'on veut, elles ont encore à elles une vérité, une passion, une liberté.

De temps en temps, c'est la pause. Elles se réunissent alors, en cercle, pour « s'expliquer », ou causer avec une volubilité d'enfant. Un personnage corpulent, d'allure un peu lourde, descend sur la chaussée, promène circulairement un regard appuyé, décisif ; il ne se presse pas, fait claquer ses doigts pour un appel prompt et sans réplique. C'est le sous-brigadier des mœurs.

— Allez ! fait-il posément, sans la moindre véhémence.

C'est parmi les filles une rumeur de colère. Quelques-unes se sauvent, éperdues, pour revenir un peu après, mine basse, péniblement, dociles à l'ordre. La rafle est faite et l'on se met en route. Deux citoyens d'apparence loyale et débonnaire encadrent le troupeau glapissant, et secouent largement, quand il le faut, les demoiselles que l'aventure incite à l'invective. Ces messieurs, commis par la loi au soin de la moralité publique, sont la douceur et la perspicacité mêmes : c'est ainsi qu'ils laissent une paix de tous les instants aux dames qui, faisant commerce de paillardise, savent néanmoins maintenir les cours élevés. La loi punit la guigne ; les sévices qu'elle exerce sont impitoyables et sans appel ; ainsi qu'on s'en peut rendre compte, l'esprit qui les détermine est l'équité même. En vérité, il serait présomptueux de prétendre qu'on peut faire mieux ; il faut bien tout de même laisser sa part au feu ! La formule de toute l'histoire est à peu près celle-ci : les grands boulevards, un chapeau, dix francs, c'est la bienveillance avec la liberté ; — des Batignolles à Belleville, une tignasse « ébène ou or », une pièce de trois francs, c'est le baigne avec le passage à tabac. Faisons de l'ordre, de la sécurité, de la bonne besogne, nom de Dieu ! Qu'il se montre, celui qui ose rire d'une justice aussi forte : on va l'arranger !

La vie des filles est une promenade en péril ; il y faut montrer de la rouerie, de la folie, du calcul et de l'abandon. C'est complexe, hasardeux. Il y en a qui « arrivent bien » et d'autres qui chavirent. Celles qui réussissent ont des airs impérieux, opulents, qu'on leur envie ; aux jours de gêne, des maisons discrètes, généralement maussades et d'apparence décente, leur offrent, pour une heure, un séjour parfait, ignoré ; on sait ce qu'on doit à la « société » ; aussi les usages y sont ceux des gens de qualité.

Celles-là vieilliront dans un confort épais ; tout ce qui fait la force des nations, des institutions établies leur paraîtra noble et impérisable. Peut-être, au fond d'une bâtisse entourée d'arbres, de prairies, elle mourront benoîtement, dans la consolation et l'onction stipendiées des prêtres.

Les autres, « les filles perdues », ne connaîtront point cet excès de grandeur. Nomades encore, mais plus lentes, à peine sauvages, tournant sur le même espace, elles appelleront avec une politesse mieux accusée les gens qui passent. Indifférentes, obèses, lourdes, elles vieilliront sur place, îlots de misère perdus dans le flot de la nuit.

Les plus sages, les plus avisées d'entre elles auront depuis longtemps émigré vers les maisons closes. Là, les journées s'écoulent, tièdes, fades, familiales, sans goût et sans rancœur. Doucement, dans le demi-jour des pièces, les femmes engraisent à l'ombre, comme les juives de Tunis. Le ragout est convenable, abondant, bourgeois, et la morale du lieu lui ressemble. Paresse et servitude.

Il ne reste plus rien des demoiselles dramatiques d'antan qui avaient parfois de grands sentiments, des passions vraies, dans les entrailles. Les « filles de joie » sont devenues fonctionnaires. On se fait à tout ; les colères brusques, les coups de gueule sont d'excessives manies qui ne résistent point à l'action de l'ambiance lénifiante et résignée. D'ailleurs, « Monsieur », qui est un bon citoyen, n'aime pas la rébellion ; souvent, après le café, il dit sur un ton ferme qu'il y a des choses infiniment respectables et qu'il en est d'autres qui seront toujours ce qu'elles sont, quoi qu'on fasse. C'est péremptoire, et ces dames sont tenues d'opiner, car ici on ne veut pas de mauvaises têtes.

Généralement, Monsieur est craint parce qu'il n'a pas de faiblesses ; il est sobre, violent, chauvin, parfois antisémite, et ne tolérerait point le désordre. Une fois l'an, le jour de sa fête, on lit sur son visage un grand orgueil qu'humanise un débonnaire sourire. Une ancienne qui a la confiance, Louisa ou Julie, offre avec un compliment défraîchi la paire traditionnelle de babouches ottomanes ou l'étui à cigares. Et la journée, congrûment arrosée de fine et de piccolo, s'achève à Chaville ou Bas-Meudon dans la sincérité puérile que des verres trop nombreux impriment au cœur.

Tandis que Monsieur se rend aux courses en compagnie de personnages habillés avec soin que l'exportation des blanches contraint à de fréquentes exodes vers les cités de la libre Amérique, « Madame », dans la pénombre intime du bureau, triture des comptabilités compliquées et toujours élastiques. Des destins inéluctables ont d'avance arrêté, à peu de chose près le résultat fructueux de ces opérations. « Mme Fernande doit encore à la caisse 79 fr. 85 ! » — A trois mètres de là, dans le salon que vers le soir la clientèle emplira, Mme Fernande, parmi ses compagnes indolentes, fume, joue, brode, rêve, musarde et chantonne lentement, les yeux noyés, des rengaines où il y a des oiseaux, des fleurs, des serments, de la verdure et de la liberté...

C'est cette histoire douloureuse et grotesque, ridicule et profonde qu'illustre au revers de ceci Grandjean, un artiste amer dont l'œuvre ne fut jusqu'ici que force et vérité. Toute glose à son sujet serait superflue. Le dessin âpre, vif, cruel et la légende humaine, simple, concise, se complètent et se suffisent. Ici, on entre dans les geôles de la vie...



— J'aurais pas dû tant les aimer!...